

Philippe et Pierre Schoeller

ou l'écriture synesthésique

L'ainé, Philippe, compositeur, multiplie les prix, les honneurs et les œuvres musicales. Il est actuellement en résidence à l'orchestre national d'Avignon. Le second, Pierre, est scénariste et réalisateur. Les deux frères unissent leurs talents pour la réalisation et la composition de la bande originale du film Versailles présenté à Cannes en 2008. Ils sont alors propulsés sur le devant de la scène et décident de réitérer avec L'Exercice de l'État, un long-métrage présenté au sein de la sélection « Un certain regard » du dernier Festival de Cannes.

Propos recueillis par Laure Rebois

– Si je vous dis « littérature », à quel(s) mot(s) l'associez-vous et pour quelle(s) raison(s) ?

Philippe : Le langage. L'autre. L'écriture. Un « nous » et son objet de liaison : le livre. Pour quelle raison ? La littérature nous apprend à lire. Comme la musique nous apprend à écouter ou l'histoire de la peinture est une histoire du regard. Elle est toujours, d'une façon ou d'une autre, une forme rituelle du partage. Un bien commun. L'autre, sa parole, puis son écriture vers un autre : le lecteur. Porte et pont vers l'autre, par l'autre, pour l'autre. Dans le temps et l'espace, l'auteur trouve son auditeur. L'écriture est une solitude solidaire. Mais aussi lire – donc écouter – au sens le plus large : c'est éveiller nos sens, notre esprit. Littérature pour dialoguer avec l'autre, l'auteur ; même s'il ne m'entend pas, j'échangerai avec ceux qui l'ont lu. Et puis, surtout, cette expression qui me vient immédiatement à l'esprit : « préserver les énergies fines ». La littérature est le « faire silence » de l'écoute. Langage et musique. Non pour se taire, mais pour lire une présence fondée sur le langage partagé. De fait, tout texte qui me parvient, je le vis comme un geste de temps vécu : l'écriture. Ce livre, là, entre mes mains, sous mon regard, fut d'abord mis sous silence de la parole entendue, pensée, transcrite et inventée, puis – miracle, ou désastre – visage à visage ; je lis sa parole. La littérature, un arbre, vivant.

Pierre : Langage, avant tout. Elle est la forme évoluée de notre parole intime, individuelle et commune.

– Quatre ans vous séparent. Plus jeunes, échangez-vous vos livres ? Et maintenant ?

Pierre : Pas vraiment, des fois des conseils, des coups de cœur. Quand c'est vraiment important...

Philippe : Je me souviens de Pierre, très jeune, engloutissant Homère, *Ulysse*, *L'Iliade* et *L'Odyssée*, les larges volumes au pied de son lit. Puis le les lisais à mon tour. J'étais plutôt dans les labyrinthes Sherlock Holmes de Conan Doyle et Baudelaire, celui des *Paradis artificiels*... Pour moi, les livres étaient des grottes sacrées, un monde, une nuit étoilée, un envol ou un gouffre. Oui, nous échangeons, surtout lorsque les livres devinrent, d'une façon ou d'une autre, une sorte de centre de notre existence. Un port, des voyages, des plongées. L'adolescence. *Point, contrepoint*, d'Aldous Huxley. Edgar Poe, et Camus. J'ai toujours lu plusieurs livres en même temps, dans un joyeux chaos de collisions. Et un choc mémorable : *Le Joueur* de Dostoïevski. En fait, ayant dû rester alité de très nombreuses fois, et ce durant plusieurs mois – enfance-adolescence –, la lecture me tenait alors debout et m'envolait, ou me creusait. Maintenant, avec Pierre, quand nous nous voyons, nous parlons de livres lus, et surtout des idées retenues dans ces ouvrages, des goûts. Pas de grandes discussions, non, juste des étincelles échangées ; la poudrière suit.

– Vous avez tous deux choisi un métier vous permettant de vous exprimer. Vous est-il déjà arrivé de refermer un livre en vous disant que l'auteur avait su trouver

« vos » mots, « vos » pensées ?

Philippe : Très souvent, presque toujours même... Mais le sentiment est alors bien davantage un partage de la sensation, de la pensée, une façon de mieux saisir sa propre expérience de la vie, sous toutes ses dimensions (imagination, pensée, sensibilité), et cela non pas tant par le contenu narratif mais bien grâce à cet autre, cette différence native immanente, point de vue et position de l'altérité. L'autre visage. L'autre voix. Cette voix singulière qui s'invente au fur et à mesure de la lecture. Le livre est une culture de la curiosité, aussi, une santé du système nerveux, du cerveau même, que l'on choisit ou non. Cette voix, c'est le style. Alors l'admiration, la joie, le plaisir de cette lumière du « savoir lire », donc « savoir écrire » et savoir écouter, qui fut celui de l'auteur-écrivain. Car premier lecteur sera toujours celui qui écrit. Je suis, avant tout, très sensible au style, à la forme du flux, à la formation et conduite du temps induit pas la tournure de la langue. Et puis... j'ai une lecture très compassionnelle : non pas centrée sur soi mais bien sur l'écho – ou non – de l'Autre en moi-même. Qui est-il ? Quelle vie fut celle cristallisant ce texte ? Comment vit-il ? Et, chemin faisant, cet autre devient vite l'oubli de soi, par un voyage, celui d'un conteur. Quel que soit le contenu, il y a toujours une voix qui me parle. Qui m'envoute. Qui me guide ou me perd. L'exil par le livre ouvre une part magique de la lecture-écoute, une forme de sur-présence, un ici et maintenant paradoxal, le même qu'au cinéma d'ailleurs.

Pierre : Au point de se les faire siennes : Tsvetaïeva, Di Luca, Michaux, et tant d'autres... Ceci dit avec la prétention de l'appropriation démesurée.

– Parlez-nous chacun de vos auteurs préférés.

Pierre : C'est par période, par rencontre avec un roman qui déclenche l'envie de lire l'œuvre. Le dernier en date : *Disgrâce* de J. M. Coetzee. C'est étrange, car une amie m'a conseillé ce livre quasiment à sa parution, et je ne sais pourquoi il a fallu des années avant que je l'ouvre. Et là, un choc, une expérience unique dont je vis encore les échos. C'est personnel, un faisceau d'incidences conscientes et incons-



© Photo : L'exercice de l'État

« La musique n'a pas de sens, les ayant tous, et ce parce que la musique est un faisceau vivant non pas de sens mais de significations que chacun construit, selon son désir et sa nécessité, au moment même où l'écoute fait, littéralement parlant, vivre la musique. »

Philippe Schoeller

L'exercice de l'État

Réalisé par Pierre Schoeller, avec Olivier Gourmet, Michel Blanc, Zabou Breitman. 1h52.

Musique originale de Philippe Schoeller. 4 nominations au Festival de Cannes 2011. Sortie en salle le 26 octobre 2011.

cientes qui basculent la perception générale, presque universelle, en ce sens qu'il n'y a pas un domaine intime qui y réchappe... Après ça, une question : pourquoi Coetzee en février 2011 ? Je n'ai pas de réponse. Je crois à la main heureuse de prendre un livre quelque part dans la bibliothèque, parmi tous ceux inconnus, de l'ouvrir, de le sentir, et de s'y plonger sans autre idée préconçue que l'envie qu'il vous accompagne avec bienveillance à l'évanouissement de la nuit.

Philippe : « LE » poète : Ossip Mandelstam. Je l'adore. Avant tout, ses *Trois cahiers de Voronej*. Immédiateté ; vitesse infinie. Sublime. Profond, large,

essentiel : un granit solaire aussi violent et salutaire que Rimbaud, celui des hallucinations, mon guide. Marina Tsvetaïeva, la lumière dans la fulgurance, et sa douceur : « LA » douceur. En fait, la poésie, les poèmes sont ma première nourriture, mon premier vecteur du mot vers le sonore : vivre la musique. Il y a un quatuor magique – aussi – qui peu à peu s'est constitué dans son harmonie pour moi : Yves Bonnefoy et René Char catalysé par Lautréamont et Henri Michaux, homme de l'expérience dangereuse, de la nuance hallucinée. Comment ne pas parler pour moi de ce cœur, ce centre, ce miracle de vitesse de la pensée alliée au sentiment :

les *Sonnets* de Shakespeare ! Ils m'obsèdent. Littéralement. J'en ai mis plusieurs en musique.

Steinbeck je le lis et le relis régulièrement, tableaux du cœur humain, sens de l'épopée. Partir, loin, comme avec Balzac, Hesse ou Zweig... Je vois mieux les autres grâce à Steinbeck. Ou ce couple pour moi indissociable, Joyce et Beckett : jungle baroque et splendeur classique. Julien Gracq est pure jouissance, par-delà l'immense Proust que je ne peux dissocier de Wagner.

Quant à la philosophie, très importante dans ma vie car structurant la fin de mon adolescence puis étudiée à la Sorbonne, elle est mon âme sœur. J'adore le feu tranquille des *Lettres à Lucilius* de Sénèque. Mais le livre qui m'a le plus marqué, mis à part *La naissance de la tragédie* de Nietzsche, ce fut *L'Éthique* de Spinoza, mis à la puissance N par la lecture qu'en fit Gilles Deleuze dans un livre époustou-

► Philippe et Pierre Schoeller

flant *Spinoza et le problème de l'expression* – titre un peu austère alors que livre nucléaire ! Car Gilles Deleuze est un miracle pour notre génération, une joie, un soleil, un trésor sans fin de nuance et d'ardeur.

Et là, aujourd'hui, je me passionne pour la pensée de Peter Sloterdijk, qui me fait retrouver l'euphorie des plus grands ouvrages de Gaston Bachelard, en particulier un bijou : *Poétique de la rêverie*, un vrai traité de composition !

En fait les « textes de mots » (lire des livres) sont pour moi des aéroports à différentes vitesses qui me permettent de lancer mon imagination vers la partition en création. La poésie est vitesse-lumière, fulgurante, la philosophie est structure entre départ et destination, fusée interplanétaire, et la littérature davantage durée, souvenir du flux des personnages, des couleurs, odeurs, sensations imaginées, peintures de situations de vies où l'auteur me projette, alors l'art le plus proche du cinéma, car il creuse l'intelligence émotionnelle, synthèse à échelle réellement et noblement populaire, donc humaniste.

– **Que vous apporte la littérature par rapport à votre métier ?**

Philippe : Beaucoup. Sensualité de la pensée. Ce mot « littérature » résonne pour moi comme celui des livres où beauté poétique, pensée intime, subtile et puissante, et imagination/style sont fusionnées.

Un grand écrivain est toujours une philosophie en acte, transfigurant la pensée discursive par l'envoutement, sous parfum de style. Raffinement et sauvagerie. Haute distillerie symphonique qu'un style chez l'écrivain !

Les livres sont un bonheur, une jouissance profonde qui irradie sens et structure jusqu'au plus profond de mon travail. J'en arrive même à imaginer, au sein d'une situation que je suis en train de vivre, comment tel ou tel personnage d'un livre lu la vivrait, comment il vivrait telle tournure de pensée – ou tel comportement –, comment il l'incorporerait dans son expérience quotidienne.

Dès lors, quand, face à la partition à écrire, ces mondes lus m'habitent, je me rends compte – parfois longtemps après – de comment ces nourritures-là, ces mots, ces voix, ces images-pensées m'ont littéralement fait : feux de ce que j'ai vécu. Envoutement. Marina Tsvetaïeva dit : « obsession, possession, libération ; écrire ». Ego passé à la cuisson de l'autre par l'envoutement du livre.

J'ai une relation triadique à la littérature,

en fait : poésie comme science de l'intime et du rapport amoureux à l'autre, au langage comme vecteur et mystère de l'autre, quel qu'il soit. Ainsi la musique de chambre. Philosophie entre pensée symphonique et électronique : la passion du sonore et comment passer du sonore au musical ; la pensée sensible, le bien commun de l'intelligence, chose au monde la mieux partagée. Littérature comme science de la formation d'une durée, la forme de la narration, la mise en scène des sentiments, les stratégies du cœur, la science intuitive des émotions ; la voix comme incarnation exacte de la musique.

Pierre : Soutien et complicité. Mes trois films sont tous singulièrement redevables à un ouvrage précis : *Retour sur la condition ouvrière* de Stéphane Beaud et Michel Pialoux pour *Zéro Défaut*, *Les Naufragés* de Patrick Declerck pour *Versailles*, et *Physiologie de l'employé de bureau* d'Honoré de Balzac pour *L'Exercice de l'État*.

– **Lisez-vous lorsque vous êtes en période de création ? Si oui, vers quel genre vous tournez-vous ?**

Pierre : Un film est un monstre qui vous dévore, vous suce la tranquillité de l'esprit pendant de longues saisons. Aussi le pari est, malgré tout, de lire une page chaque jour, et souvent plus. Aussi j'alterne entre romans policiers et romans d'ambitions littéraires plus affirmées. De Jo Nesbø à Mikhaïl Afanassievitch Boulgakov.

Philippe : Oui. Sauf quand le temps devient vraiment très serré, alors la fatigue physique résultante des très longues heures à écrire prend le pas. Lire des ouvrages de littérature prend, mange du temps – ceux de philosophie moins, et de poésie quasiment pas. J'ai remarqué qu'alors, du début d'une nouvelle partition jusqu'à la double barre qui en clos l'aventure, se trace souvent le chemin chronologique suivant : littérature, puis philosophie, puis poésie. Le feu, en fait. La littérature, le texte littéraire, s'apparente à une cuisson, une transfiguration du texte poétique ou philosophique, et l'écriture de la musique un feu de la chose littéraire.

– **Philippe, vous dites que vos goûts littéraires varient en fonction de la météo. Comment illustreriez-vous les quatre saisons ?**

Philippe : Votre question est drôle car enfant, je dansais jusqu'à l'ivresse sur cette œuvre de Vivaldi... Là, maintenant, voilà ce qui me vient à l'esprit. Printemps : Flaubert et Rimbaud. Ici,

Madame Bovary, livre le plus vif, bourgeonnement permanent du génie absolu du style. Inouï. Génial. Rimbaud : les poèmes les plus « fauvistes » des *Hallucinations*... Et certains climats de Tarkowski surgissent, vifs et lumineux, ou encore la cuisine du génial Pierre Gagnaire ! Pour l'été, en fait, j'entends la littérature de... Stravinsky, celui des *Noces* ou de *L'Oiseau de feu*, donc Balzac, donc les périples, les sagas des personnages d'Orson Wells, profusion, richesse, opulence, énergies résultantes de l'entrecroisement des sensations. Automne... Monteverdi chez Casavettes, Marguerite Duras traversant le paysage, avec sa précision mélodique, telle la folie tranquille des images puissantes de Gus van Sant... Hiver : Ingmar Bergman, *Le loup des steppes* de Hermann Hesse qui peu à peu se charge d'une énergie de folie telle que celle des architectures temporelles inouïes du Kubrick de 2001, ou le lourd parfum des plus belles œuvres du compositeur Gérard Grisey, comme son *Modulations* pour ensemble orchestral...

– **Pierre, comment naissent vos choix littéraires ?**

Pierre : Après coup, je m'aperçois que m'attirent les auteurs qui font de la lucidité et de l'exigence du mot juste la discipline de leur art.

– **Un livre vous a-t-il déjà inspiré une de vos œuvres ? Expliquez-nous la synesthésie entre l'écriture, le cinéma, la musique et la littérature.**

Philippe : Oui. Synesthésie permanente, naturelle, fondamentale dans mon travail. Pas toujours facile à vivre, d'ailleurs. C'est comme ça. Chacune de mes partitions construit l'aventure d'un climat de correspondances. Avec plus ou moins de facilité – c'est cela, selon moi, « travailler » – les affinités électives surgissent, fusent et fusionnent, œuvrent malgré moi, précisant pas à pas le propos, unifiant alors le goût, le clôturant dans le temps, par un contour précis ; le titre de l'œuvre, une expérience de la vie.

Par exemple ma *Winter Dance, Erste KammerSymphonie pour ensemble orchestral*, écrite en hiver 1993-94, fut lancée à partir d'une toile de Peter Brueghel l'Ancien : *Il ritorno dalla caccia* (1565), vision hallucinée au Kunsthistorisches Museum de Wien, alors en « alliance » avec la lecture de *Sous ma casquette amarante* de René Char. Je découvrais alors – bien tardivement – la littérature de Julien Gracq, en



© Photo : DR

« Je n'ai pas une passion particulière pour l'obsession psychologique, la littérature du banal, du "prêt-à-s'émouvoir". Le temps de lecture doit demeurer l'impression d'un temps héroïque. »

Pierre Schoeller

particulier ce texte incroyable, *La littérature à l'estomac*, et les grands vins de Bordeaux, en particulier les Saint-Estèphe... car je ne connaissais pas le vin, n'aimant pas trop l'alcool, par nature, ce qui est drôle quand on sait la place de l'alcool dans la littérature et la vie de ses écrivains.

Pierre : Non, pas inspiré, mais un rôle déterminant sur la conduite à tenir face au sujet et ses questions dramatiques ou esthétiques.

– **Pierre, prévoyez-vous d'adapter un roman ?**

Pierre : Deux doux rêves : *Ubik* et *Le Maître et Marguerite*.

– **À quand une prochaine collaboration ?**

Pierre : Je finis celui-là. Tant que je n'ai pas vécu la première projection du film,

en présence du public, il m'est difficile de me prononcer sur le prochain film. Évidemment, avec Philippe, nous devons étendre le domaine d'extension musicale !

Philippe : Après les deux films de Pierre, *Versailles* puis *L'Exercice de l'État*, où la correspondance entre l'image visuelle et l'image sonore va croissante, du piano spatialisé de *Versailles* vers l'orchestre et les matériaux de lutherie numérique (la musique électronique conçue et élaborée pour ces instruments spécifiques que sont les nouvelles générations de haut-parleurs et de spatialisation du son dans une salle) de *L'Exercice de l'État*, je compte bien poursuivre avec Pierre ce chemin, oui, naturellement, dans la plus grande joie, celle d'accueillir l'incertitude, l'inattendu de la création !

– **Philippe, quelle est votre technique pour mettre les mots en musique ?**

Philippe : Les mots d'un scénario sont et seront des images. Leur sens s'incarnera dans l'image en mouvement. Donc un matériau sensible, une expérience sensorielle plus qu'un sens. Dès lors, cette image-durée pourra être anticipée, accompagnée ou mise en écho, en résonance, par une image-son-musique. Tout l'art du cinéma réside dans cette alchimie, d'ailleurs très récente, et encore bien peu pensée, enseignée, profondément, dans les universités du savoir. Correspondances encore très empiriques et soumises aussi aux lois du marché exponentiel de l'industrie de cet art-là.

Quant au sens d'un mot je vous dirais que, pour la musique, il n'est rien. Car la musique n'a pas de sens, les ayant tous, et ce parce que la musique est un faisceau vivant non pas de sens mais de significations que chacun construit, selon son désir et sa nécessité, au moment même où l'écoute fait, littéralement parlant, vivre la musique. Un peu comme le mot joie, ou le mot livre, devient une icône, une porte ouverte sur l'expérience du livre, ou de la joie. J'ai composé plusieurs œuvres où le mot était soit chanté, soit parlé, soit chuchoté, soit théâtralisé. C'est autant sa matière couleur que son sens narratif qui fait conduite dans l'élaboration d'une partition lyrique.

► Philippe et Pierre Schoeller

– *La musique et le cinéma offrent un témoignage, une mémoire à travers le temps. Vers quelle période littéraire êtes-vous certains de toujours retourner ?*

Philippe : Oui... Musique/Mémoire... La musique (déjà celle de notre culture européenne), et en particulier celle écrite... voilà plus de quarante générations de compositeurs. Sans compter toutes les musiques du globe, aujourd'hui accessibles comme jamais : miracle de la toile numérique. Infini, donc.

Pourtant, le cinéma a commencé avant le cinéma, je dirais, bien avant. Ici Socrate entouré de jeunes gens l'écoutant sous les oliviers athéniens, leur envoutant l'esprit des images de sa pensée. Là le griot africain, au centre du groupe, alliant le geste et la parole légendaire. Ici encore, le troubadour ouvrant l'imaginaire, conte et mélodie, pour enivrer son auditoire de fictions, de personnages, d'images et de sons. Mille et une formes de rituels furent antérieures à celui de la salle de cinéma. Ainsi, je vous dirais que j'aimerais mieux connaître, alors, pour répondre précisément à votre question, quelles étaient les formes rituelles dans la haute Égypte, comment étaient « cinématographiées », mises en mouvements, ces fresques inouïes qui nous parviennent aujourd'hui. Le cinéma est né à Lascaux en fait. Le mur de pierre, premier écran. Un rite, un écran, une vision, des chants. Le cinéma résulte de cela. Il est forme, maintenant planétaire, de l'essence du théâtre, donc du mythe et de la transfiguration de la parole en légende et archétype collectif.

Alors ce seraient plutôt ces ancestrales, rituelles, « périodes littéraires » qui me viennent à l'esprit. Je préfère méditer la notion de « scène », dans l'aujourd'hui, par cet hier-là. Un archaïsme fondamental du moderne ; le visage face au visage. Car, au fond, qu'est-ce qu'un écran ? Sans doute inventer l'homme. Projeter ce qu'il sera.

Pierre : Le contemporain, la capture, le ravissement d'un présent me semble toujours le plus audacieux des défis, quel que soit le genre, voire même la période historique du récit, car cela n'a rien à voir : dialoguer avec soi-même et la concordance avec ce qui surgit par la fenêtre.

– *Quel regard portez-vous sur la littérature contemporaine ? Quels auteurs lisez-vous ?*

Pierre : Je pourrais être d'avantage féru de l'actualité littéraire. Quand j'erre dans une librairie, laissant mon regard

papillonner de tables en présentoirs, j'ouvre au hasard les coups de cœur du libraire ou le recommandé de la critique, et bien souvent j'ai l'impression de lire du visuel transcrit, et cela me tombe des mains. Je n'ai pas une passion particulière pour l'obsession psychologique, la littérature du banal, du « prêt-à-s'émouvoir ». Le temps de lecture doit demeurer l'impression d'un temps héroïque.

Philippe : Oui, dans l'inflation extrême de la production littéraire il est souvent plus facile pour moi de passer par l'amitié. « Tiens, Philippe, j'ai lu ce livre, lis-le, on en discutera. » Et aussi grâce aux revues, ou aux flâneries dans les librairies et surtout les bibliothèques (maintenant numériques), on ouvre, on jette une oreille, on trouve un ton, un style peut-être, ou non, alors on peut se guider pour aller vers l'intéressant. Son goût. Sa curiosité. Un parfum, une vision inconnue, une subtile puissance. *Fast food-read*, non merci ! Je déteste le cynisme ou toute forme de pos-

« J'aimerais avoir une autre vie pour vraiment connaître l'univers fascinant de la littérature japonaise et chinoise... »

ture médiatique de l'écrivain contemporain nourri par la haine de l'autre, la vulgarité soigneusement cultivée en costume trois-pièces, la laideur criarde comme figure geularde du style charcuterie industrielle. Le dégoût de soi ne m'intéresse pas du tout. La littérature est chose bien plus noble, car courageuse et initiatique, qu'un jeu morbide autour du « Je » narcissique. Elle est un raffinement, celui du style. Du feu.

Une radio comme France-Culture, quand j'ai le temps pour l'écouter, des revues comme la vôtre et internet sont des outils incroyables, uniques, dans le paysage culturel d'aujourd'hui. Par ces différents médias, j'ai découvert *Le bestial serviteur du pasteur Huuskonen* d'Arto Paasilina, auteur lapon-finlandais, et aussi *Histoire d'un cheval* du grand Ivar Lo-Johansson. J'aime, beaucoup, les aventures en bandes dessinées de Calvin

et Hobbes, de Bill Watterson... Pour moi, c'est aussi grand que Schopenhauer, mais il faut mille fois moins de temps pour comprendre. J'aimerais avoir une autre vie pour vraiment connaître l'univers fascinant de la littérature japonaise et chinoise...

– *Avez-vous déjà eu l'idée et/ou l'envie d'écrire un roman ?*

Philippe : Un roman, oui. Mais je préfère, de très loin, essayer de raconter des histoires avec des sons, et des images-sons cinématographiques, aussi.

Pierre : Oui, je garde le projet en réserve, je suis venu à la réalisation tard, j'ai encore quelques envies de films à assouvir.

– *Où un livre audio ? Philippe à la musique et Pierre à l'écriture...*

Philippe : Oh oui ! Un livre audio, et ce, pour les enfants ! Merveilleuse idée, faisons-le, vite ! Un conte, une fable à partir des connaissances actuelles de l'astrophysique ! *Les trois voyages de Raphaël Lucius, ou comment le ciel est devenu feu, puis Terre et animal...* par exemple.

Pierre : *Why not ?*

– *Quels sont vos projets ?*

Pierre : L'Exercice de l'État avec Olivier Gourmet, Zabou Breitman et Michel Blanc sortira en octobre dans les salles. Nous étions sélectionnés au Festival de Cannes 2011.

Philippe : J'ai un opéra « sur le feu » : une fable légendaire d'un peuple vivant dans notre futur, en 2957 exactement, qui sera chanté en anglais, en deux actes de cinq scènes chacun. Sept personnages, orchestre et chœur, deux heures. Fable narrant la quête de l'amour telle que Platon l'expose dans son *Phèdre*, mais revisité au filtre des archétypes et mythes antiques : Oedipe, Narcisse, oracles delphiques, et légendes orientales. Cela mis en scène dans un espace-temps futuriste qui pourrait être celui où s'oriente notre civilisation : virtualité du corps et de l'intuition, triomphe absolu des machines et automates, effacement de l'épiphanie comme accès à la lumière, de la connaissance et de la sagesse. L'amour et l'avatar... Sur scène : nombreux écrans où seront projetées des « scènes parallèles »... D'ailleurs, je cherche actuellement un partenariat, en coproduction européenne, de deux ou trois maisons d'opéra. « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! » ■